



**HAL**  
open science

## Diffusion du courrier des lecteurs en Espagne : l'exemple du Correo literario de Murcia (1792-1795)

Elisabel Larriba

► **To cite this version:**

Elisabel Larriba. Diffusion du courrier des lecteurs en Espagne : l'exemple du Correo literario de Murcia (1792-1795). Samuel Baudry; Denis Reynaud. Nouvelles formes du discours journalistique au XVIIIe siècle. Lettres au rédacteur, nécrologies, querelles médiatiques, Presses Universitaires de Lyon, pp.97-111, 2018, 9782729709334. halshs-01997137

**HAL Id: halshs-01997137**

**<https://shs.hal.science/halshs-01997137v1>**

Submitted on 15 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**NOUVELLES FORMES  
DU DISCOURS JOURNALISTIQUE  
AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE**

**LETTRES AU RÉDACTEUR, NÉCROLOGIES,  
QUERELLES MÉDIATIQUES**

Sous la direction de Samuel Baudry  
& Denis Reynaud



## **DIFFUSION DU COURRIER DES LECTEURS EN ESPAGNE : L'EXEMPLE DU CORREO LITERARIO DE MURCIA (1792-1795)**

ELISABEL LARRIBA

La presse espagnole fut longue à se trouver et à trouver son public. Nombre de publicistes ne manquèrent d'ailleurs pas d'évoquer, à l'occasion de quelque texte liminaire (prospectus, prologue, introduction à l'année...) ou au détour de réflexions sur le rôle et la nature des périodiques, les difficultés auxquelles ils étaient confrontés ainsi que, par ricochet, l'évolution tardive et accidentée de la presse dans cette Espagne de la double censure (d'État en amont et inquisitoriale en aval)<sup>1</sup> où les Lumières pouvaient manquer d'éclat<sup>2</sup>. Et c'est avec une pointe d'envie, un soupçon de frustration (plus ou moins dissimulé) et, pour certains, avec une farouche volonté de combler leur retard, qu'ils regardaient vers l'Angleterre, la France ou les Pays-Bas, la presse étrangère étant pour beaucoup une incontournable source d'inspiration et d'information, dont ils usèrent et parfois abusèrent, l'emprunt ou le plagiat étant alors pratiques communes<sup>3</sup>.

1. Sur la question de la censure en Espagne, voir les travaux de Lucienne Domergue, en particulier : *Censure et Lumières dans l'Espagne de Charles III*, Paris, Éditions du CNRS, 1982, p. 147-192 ; et *Tres calas en la censura dieciochesca (Cadalso, Rousseau, Prensa periódica)*, Toulouse, France-Ibérie Recherche, 1981, p. 71-138. On pourra également consulter Elisabeth Larriba, « La presse espagnole à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et la censure d'État : les projets de création de périodiques refusés par le Conseil de Castille de 1791 à 1808 », dans Gunter Volz (coord.), *Individu et autorités : positions de la presse des Lumières*, Nantes, Centre de recherches sur les identités nationales et l'interculturalité (CRINI), 2004, p. 37-56 ; « Inquisición y prensa periódica en la segunda mitad del siglo XVIII », *Cuadernos de Ilustración y Romanticismo*, n° 13, p. 77-92.

2. Pour une comparaison entre Lumières et « Ilustración », voir Gérard Dufour, *Lumières et Ilustración en Espagne sous les règnes de Charles III et de Charles IV (1759-1808)*, Paris, Ellipses, 2006.

3. On pourra consulter à ce sujet : Elisabeth Larriba, « La presse espagnole à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : de l'appel à collaboration à la tentation du plagiat », *El Argonauta español*, n° 11, 2014, en ligne : <http://journals.openedition.org/argonauta/1997> (janvier 2018) ; « L'attrait de la presse espagnole pour l'information internationale : *El Espíritu de los mejores Diarios que se publican en la Europa (1787-1791)* », *Temps des médias*, n° 20, 2013, p. 64-77 ; Maud Le Guellec, « Lorsque la presse est sa propre source : le *Correo de las damas* du baron de la Bruère (1804-1808) », *El Argonauta español*, n° 11, 2014, en ligne : <http://journals.openedition.org/argonauta/1974> (janvier 2018) ; « Cuando la prensa es su propia fuente: el sistema de préstamos y reutilizaciones vigente en los periódicos españoles del siglo XVIII », dans Nadia Ait Bachir (coord.), *Las fuentes en la prensa: verdades, rumores y mentiras*, Bordeaux, PILAR, 2013, p. 27-36 ; et Beatriz Sánchez Hita, « Ilustrar al pueblo con literatura de segunda mano: la traducción en la prensa andaluza (1800-1808) », *El Argonauta español*, n° 11, 2014, en ligne : <http://journals.openedition.org/argonauta/2020> (janvier 2018).

De fait, si les premières gazettes espagnoles virent le jour dans la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle (celle de Madrid fut lancée en 1661), la presse espagnole n'amorça véritablement sa course que bien tardivement, en 1737, avec la parution du premier périodique littéraire digne de ce nom : le *Diario de los literatos de España* (*Journal des lettrés d'Espagne*, Madrid, 1737-1742)<sup>4</sup>. Elle connut, pour reprendre l'expression de Paul-J. Guinard, son premier âge d'or dans les années 1750-1770. C'est l'époque du célèbre *El Pensador* (Madrid, 1762-1767), autrement dit des « spectateurs », genre qui, comme chacun sait, fit ses premiers pas dans l'Angleterre d'Addison et Steele et parcourut l'Europe des Lumières, sans omettre la péninsule Ibérique<sup>5</sup>. Cette période relativement faste pour la presse fut néanmoins le prélude à une décennie de « léthargie<sup>6</sup> » et il fallut attendre les années 1780 pour que le genre, sous l'impulsion de *El Censor* (Madrid, 1781-1787)<sup>7</sup> – qui s'engage avec courage sur la voie d'une critique sociale parfois acerbe et se pose en « Don Quichotte du monde philosophique » – parvienne véritablement à maturité et connaisse un essor sensible grâce à l'appui d'un public élargi (friand d'informations en tous genres)<sup>8</sup> et du pouvoir civil qui avait enfin saisi combien la presse pouvait lui être utile. L'impact de la Révolution française et la crainte de la contagion freineront brutalement sa course. Ainsi, Floridablanca (premier secrétaire d'État de Charles III puis de Charles IV) qui, en plus d'une occasion, avait pris fait et cause pour la presse et avait largement contribué à son essor, n'hésita pas à décréter, le 24 février 1791, la suppression de tous les périodiques, excepté les officiels (*Gazeta de Madrid* et *Mercurio histórico y político*), le troisième rescapé étant le *Diario de Madrid*. Mais cette mesure, si radicale,

4. Sur l'émergence et l'évolution de la presse espagnole au xviii<sup>e</sup> siècle, on consultera notamment l'ouvrage de Paul-J. Guinard, *La Presse espagnole de 1737 à 1791 : formation et signification d'un genre*, Paris, Centre de recherches hispaniques, 1973 ; Inmaculada Urzainqui, « Un nuevo instrumento cultural: la prensa periódica », dans Joaquín Álvarez Barrientos, François Lopez & Inmaculada Urzainqui, *La República de las Letras en la España del siglo xviii*, Madrid, CSIC, 1995, p. 125-216 ; et María Dolores Sáiz, *Historia del periodismo en España*. 1, *Los orígenes : el siglo xviii* [1983], Madrid, Alianza Universidad Textos, 1996.

5. On pourra consulter aisément les « spectateurs » espagnols sur la base de données *Moralische Wochenschriften* (Klaus-Dieter Ertler, Université de Graz).

6. Paul-J. Guinard, *La Presse espagnole de 1737 à 1791*, op. cit., p. 217.

7. Ce périodique, l'un des plus importants de l'époque, a fait l'objet d'une édition en fac-similé (*El Censor. Obra periódica comenzada a publicar en 1781 y terminada en 1787*, José Miguel Caso González (éd. et prologue), Oviedo, Instituto Feijoo de Estudios del Siglo xviii, 1989) ; et de deux anthologies : « *El Censor* », 1781-1787, Elsa García Pandavenes (éd.), José F. Montesinos (prologue), Barcelone, Labor, 1972 ; *El Censor*, Francisco Uzcanga Meinelcke (éd.), Barcelone, Crítica, 2005. Uzcanga a par ailleurs consacré une monographie à ce périodique : *Sátira en la Ilustración española: la publicación periódica « El Censor » (1781-1787)*, Madrid, Iberoamericana, 2005. On pourra également consulter : Francisco Sánchez-Blanco Parody, *El Censor. Un periódico contra el Antiguo Régimen*, Séville, Alfar, 2016.

8. Sur la question du public, on pourra consulter Elisabel Larriba, *Le Public de la presse en Espagne à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (1781-1808)*, Paris, Honoré Champion, 1998, ou la traduction en espagnol : *El público de la prensa en España a finales del siglo xviii (1781-1808)*, Daniel Gascón (trad.), Saragosse, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2013.

prise dans la précipitation, eut têt fait d'être révoquée. Nombre des projets soumis aux autorités après cette date furent, il est vrai, rejetés<sup>9</sup>, mais, dès 1792 (soit peu après la destitution de Floridablanca), de nouveaux titres virent le jour non seulement à Madrid, avec, par exemple, le *Correo mercantil de España y sus Indias* (1792-1808), mais également en province avec le *Diario de Barcelona* (quotidien, qui, sous diverses formes, paraîtra jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle) ou le *Correo literario de Murcia* (1792-1795). Et ce fut même à la demande expresse du premier secrétaire d'État de l'époque, Manuel Godoy, que, quelques années plus tard, en 1797, fut fondé le *Semanario de Agricultura y Artes dirigido a los Párrocos* (*Hebdomadaire de l'Agriculture et des Arts adressé aux Curés*, Madrid, 1797-1808)<sup>10</sup>.

La presse ne s'était certes pas libérée de sa nuée de détracteurs, mais elle était devenue incontournable en cette fin de siècle et son visage (que l'on s'attache au fond ou à la forme) avait sensiblement évolué depuis le temps lointain du *Diario de los literatos de España*. Il va de soi que nous n'avons pas la prétention d'analyser ici l'évolution des pratiques journalistiques sur l'ensemble du siècle. Notre regard se portera sur le *Correo literario de Murcia*, périodique né en 1792, lors de cette phase ultime de la presse espagnole des Lumières (1791-1808), pendant laquelle la presse de province connaît un nouveau souffle, et qui semble avoir accordé une importance toute particulière au courrier des lecteurs et aux collaborations extérieures.

## MURCIE SE DOTE ENFIN D'UN PÉRIODIQUE DIGNE DE CE NOM

Murcie, « ville belle et importante<sup>11</sup> », de 65 000 habitants d'après le recensement de 1787<sup>12</sup>, dut attendre pour ainsi dire la fin du siècle, ou peu s'en faut, pour se doter d'un périodique digne de ce nom. Une *Gazeta de Murcia*, pour le moins fugace, avait vu le jour en 1706 (quelques numéros en août et septembre). Bien des années plus tard, en 1759, il fut question d'un *Semanero de Murcia*, dont seulement trois numéros auraient trouvé le chemin des presses. Puis vint le tour, début 1792, du *Diario de Murcia*, publié de janvier à juillet : six mois d'existence, ce qui était bien peu, mais

9. Elisabel Larriba, « La presse espagnole à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et la censure d'État », art. cité, p. 37-56.

10. Sur ce singulier périodique, on consultera Fernando Diez Rodríguez, *Prensa agraria en la España de la ilustración: El Semanario de Agricultura y Artes dirigido a los Párrocos (1797-1808)*, Madrid, Servicio de Publicaciones Agrarias, 1980 et l'introduction de *El Semanario de Agricultura y Artes dirigido a los Párrocos (1797-1808)*, Elisabel Larriba & Gérard Dufour (éd.), Valladolid, Ámbito, 1997, p. 9-64.

11. *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal ou Description géographique et historique de ces pays*, Paris, Belin fils, n° 55, 1809, p. 45.

12. *Censo de Floridablanca, 1787* (Biblioteca de la Real Academia de la Historia, Madrid : 9/6179-6256 ; Real Biblioteca, Palacio Real, Madrid : II/2476-II/2492). Les données de ce recensement ont été reprises dans *Censo de 1787. « Floridablanca »*, Madrid, Instituto Nacional de la Estadística, 1987-1991.

déjà beaucoup au vu des précédentes expériences et suffisant pour qu'apparaisse un *Censor del Diario de Murcia*, lui aussi condamné à une mort précoce<sup>13</sup>. Bien plus chanceux fut le *Correo literario de Murcia* (ou *Correo de Murcia*<sup>14</sup>) qui entra en scène le 1<sup>er</sup> septembre 1792 et ne la quitta que le 29 décembre 1795, trois ans et quatre mois plus tard. Ce périodique bihebdomadaire, dont les numéros, imprimés par la veuve Teruel, étaient livrés au public le mardi et le samedi, donna lieu à une collection de 348 numéros, de huit pages chacun<sup>15</sup>. Comme stipulé dans le sous-titre, le lecteur y trouvait des textes touchant à des domaines aussi divers que la politique, la physique, la morale, les sciences ou bien encore les arts : un pot-pourri susceptible de toucher un public hétérogène ne se limitant en aucun cas au périmètre de la ville. Du moins, telle était l'ambition des éditeurs qui, d'emblée, ouvrirent des points de souscription à Murcie, à Madrid et dans pas moins de seize autres localités (Séville, Jaén, Grenade, Cordoue, Baeza, Saragosse, Valladolid, Burgos, Saint-Jacques de Compostelle, Barcelone, Valence, Alicante, Orihuela, Cartagène, Lorca, Cadix)<sup>16</sup>. Au fil du temps, les rappels à l'ordre à l'adresse de souscripteurs oublieux de payer ou de renouveler leur abonnement ne devaient pas manquer, mais, avec un total de 459 souscripteurs, répartis dans 106 localités et 26 intendances, le *Correo literario de Murcia* bénéficiait d'une couverture

13. Francisco Aguilar Piñal, *La Prensa española en el siglo XVIII. Diarios, Revistas y pronósticos*, Madrid, CSIC, 1978, p. 44-45. On trouvera une présentation synthétique de ces publications dans Antonio de los Reyes, « Publicaciones periódicas en el siglo XVIII en Murcia », *Murgetana. Revista de la Real Academia Alfonso X el Sabio*, n° 81, 1990, p. 69-89. On pourra également consulter Antonio Crespo, *Historia de la prensa periódica en la Ciudad de Murcia*, Murcie, Real Academia Alfonso X El Sabio, 2000.

14. *Correo literario de Murcia, que principió en I de septiembre año de 1792, sobre varios asuntos correspondientes a la Política, Física, Moral, Ciencias y Artes*, Murcie, Imprenta de la Viuda de Felipe Teruel, 1792-1795, 10 vol., 20 x 15 cm. Plusieurs collections complètes ont été conservées : Archivo municipal de Murcia ; Biblioteca Nacional de España (BNE) ; Hemeroteca municipal de Madrid ; T.J. Dodd Research Center, University of Connecticut. Nous citons d'après celle de la BNE. D'une collection à l'autre existent quelques différences. « *Correo literario de Murcia* » n'apparaît que sur la page de garde des tomes.

15. Sur ce périodique, on pourra consulter : María García Cifo & Mariano Caballero Molina, « Reflejo de la política estatal en el *Correo literario de Murcia* (1792-1795) », dans Carmen María Cremades Griñán (éd.), *Symposium internacional: Estado y fiscalidad en el Antiguo Régimen*, Murcia, 1988, p. 135-148 ; Cayetano Mas Galván, « Periodismo ilustrado en Murcia : el *Correo literario* (1792-1795) », *Revista de Historia moderna. Anales de la Universidad de Alicante*, n° 6-7, 1986-1987, p. 151-167 et « Ilustración, guerra y revolución en el *Correo Literario de Murcia* (1792-1795) », *Estudios de Historia Social*, n° 52/53, 1990, p. 319-329 ; Juan Hernández Franco, « Prensa y propaganda contrarrevolucionaria: el *Correo literario de Murcia* (1792-1795) », dans Antonio Díaz Bautista & Carmen María Cremades Griñán (coord.), *Poder ilustrado y revolución*, Murcie, Universidad de Murcia, 1991, p. 109-128 ; Antonio Botías, *El Correo de Murcia. Un periódico del XVIII*, Murcie, Universidad Católica San Antonio, 2001.

16. « Nota », *Correo literario de Murcia* (par la suite *CM*) n° 14, 16 octobre 1792, p. 112. Le texte de l'annonce figurant sur l'exemplaire conservé aux archives de Murcie (qui doit procéder d'un tirage antérieur) recense moins de points de distribution.

géographique appréciable. En ce sens, il fit mieux que plusieurs de ses confrères de province et même madrilènes<sup>17</sup>.

### UN « TRIUMVIRAT » ÉDITORIAL EN QUÊTE DE CORRESPONDANTS

Plus de trois ans d'existence sans la moindre interruption, un bon nombre d'abonnés, un périmètre de diffusion relativement large : voilà un bilan qui ne pouvait que satisfaire les rédacteurs. Et c'est bien le pluriel qu'il faut ici employer. En effet, si la plupart des périodiques étaient encore à l'époque le fait d'une plume unique, le *Correo literario de Murcia*, lui, reposait sur les épaules de trois hommes : Luis Santiago Bado, Miguel González Zamorano et Francisco Meseguer, « *triumvirat*<sup>18</sup> » représenté sur la page de garde de chaque tome (un tous les quatre mois) par un triangle dont les sommets étaient désignés par les initiales de ses membres (B., M. et Z.).

Cette configuration, que l'on pourrait assimiler à une équipe de rédaction, ne pouvait que faciliter la marche du périodique, l'une des difficultés majeures du publiciste solitaire étant de pouvoir livrer en temps utile sa production au public. Il n'en reste pas moins que les rédacteurs affichèrent d'emblée leur volonté d'ouvrir leurs pages aux hommes (voire aux femmes) de bonne volonté. Ainsi l'annonce parue dans la *Gazeta de Madrid* du vendredi 7 septembre 1792 faisant état du lancement du *Correo de Murcia* (dont le premier numéro était paru quelques jours plus tôt : le samedi 1<sup>er</sup> septembre) précisait que le périodique publierait « les productions utiles » que ses éditeurs recevraient franco de port<sup>19</sup>. Et ils tinrent promesse.

Dès le 29 septembre (soit dès le neuvième numéro), ils livrèrent au public la première contribution extérieure : une lettre adressée aux rédacteurs et éditeurs du *Correo*<sup>20</sup> par un certain Pedro Buscarlo (Pierre « Cherche-le », de toute évidence un pseudonyme). Dans ce même numéro, figurait une note stipulant qu'à la demande de certaines personnalités de Murcie, à compter du 1<sup>er</sup> octobre, une boîte à lettres, située dans une ruelle à l'arrière de la librairie de Josef Gómez, serait mise à disposition de ceux qui souhaiteraient y déposer en toute discrétion des textes

17. Elisabeth Larriba, *Le Public de la presse en Espagne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 94-96 (p. 98-100 de l'édition en espagnol).

18. L'expression est utilisée par l'un des collaborateurs du journal dans une lettre adressée aux rédacteurs, parue le 8 décembre 1792 (n° 29, p. 227). Sur Santiago Bado, assurément l'âme du journal, on pourra consulter Francisco Candel Crespo, « Catolicismo y Prensa en el primer liberalismo murciano. Puntualizaciones en torno a Don Luis Santiago Vado y Rosso, sacerdote y periodista (1751-1833) », *Anales de Historia contemporánea*, n° 12, 1996, p. 385-396, ainsi que la notice qui lui est consacrée dans Alberto Gil Novales, *Diccionario biográfico de España (1808-1833). De los orígenes del liberalismo a la reacción absolutista*, Madrid, Fundación Mapfre, 2010, vol. 3, p. 3078-3079.

19. *Gazeta de Madrid*, n° 72, 7 septembre 1792, p. 624.

20. « Señores Editores de Correo de Murcia » : Bado, Zamorano et Meseguer cumulaient les deux fonctions, ce qui, du reste, était souvent le cas en Espagne.



pour publication<sup>21</sup>. Moins de deux semaines plus tard, le 13 octobre, une première lettre parvenue aux rédacteurs par ce canal trouvait sa place dans le journal. Ce dernier ne manqua d'ailleurs pas de mettre en avant la provenance de ce texte, précédé du chapeau « Papier déposé dans la Boîte à lettres » (« *Se ha recibido el papel siguiente por la Taquilla* »). Cette formule, déclinée sous différentes formes (« On nous a adressé le texte suivant », « Nous avons reçu la lettre suivante », « Nous avons reçu ces dizains », « Nous avons reçu ce conte », « Lettre », « Texte communiqué », « Nous avons reçu par la poste le texte suivant », etc.), reviendra fréquemment, le plus souvent en majuscules, à l'instar des titres de rubriques.

C'est en fait un espace consacré au courrier ou aux contributions des lecteurs qui se dessine par la mise en page et s'affirme au fil du temps. Si l'on s'en tient au premier tome, autrement dit à la période de lancement du périodique (1<sup>er</sup> septembre-29 décembre 1792), cette section est déjà identifiée comme telle dans treize numéros (sur un total de trente-cinq), la mention « déposé », « envoyé »... n'étant généralement pas reprise dans le cas de textes donnant lieu à plusieurs livraisons, ce qui est fréquent. Cet affichage sera d'ailleurs dans certains cas particulièrement marqué par son caractère réitératif, comme dans le numéro 107 du 7 septembre 1793. Les rédacteurs ne jugèrent certes pas utile de rappeler que le premier article (attribué au Dr Lucrecio) leur avait été envoyé. Ils se contentèrent, en guise de titre, d'un simple « Conclusion du Discours sur les Bains ». En revanche, les trois autres textes parus ce jour-là, signés respectivement « M.M.M. », « *El Impertinente* » et « *El Asmodeo* », furent précédés d'un chapeau soulignant qu'il s'agissait de contributions extérieures : « *SE HA RECIBIDO EL PAPEL SIGUIENTE* » pour les deux premiers ; « *SE HA RECIBIDO LA CARTA SIGUIENTE* », pour le dernier.

Les rédacteurs, se refusant à toute forme d'égoïsme, avaient à cœur de rendre à César ce qui était à César, ou du moins, souhaitaient-ils forger l'image d'un périodique où chacun pouvait s'exprimer. À l'instar de la publication des listes de souscripteurs, pratique dont on ne saurait nier la dimension publicitaire, montrer que le *Correo de Murcia* s'avérait une tribune attrayante pour nombre d'auteurs ne pouvait être perçu que comme un gage de la bonne santé du périodique ; ce qui était de nature à lui valoir de nouveaux lecteurs et de nouveaux correspondants.

## HONNEUR AUX CORRESPONDANTS BÉNÉVOLES

De fait, rares sont les numéros où ne figure pas au moins un texte attribué à quelque lecteur devenu un collaborateur, certes occasionnel, mais essentiel pour un journal qui semble s'appuyer résolument sur ce collectif de correspondants bénévoles, comme en témoigne leur nombre et l'espace qui leur est concédé. Pour ce qui est du premier tome du *Correo literario de Murcia*, les éditeurs firent état de seize correspondants dont les lettres ou

21. « Nota de los Editores », n° 9, 29 septembre 1792, p. 72.

articles représentent 31,1 % de l'espace rédactionnel<sup>22</sup>. Le tome II (janvier-avril 1793) contient dix-huit contributions extérieures (attribuées à dix auteurs différents) qui représentent 21,3 % de la production totale. L'espace occupé par le courrier des lecteurs et les articles communiqués augmente sensiblement avec le tome III (mai-août 1793). Il atteint alors 30 % puis passe à 64,9 % dans le tome IV (septembre-décembre 1793), subit une légère baisse (61,2 %) dans le tome V (janvier-avril 1794), mais repart à la hausse (71,4 %) dans le tome VI (mai-août 1794), le maximum, 75,1 %, étant atteint avec le tome VII (septembre-décembre 1794). La part des contributions extérieures ira ensuite en diminuant : 61,2 % pour le tome VIII (janvier-avril 1795), 54,3 % pour le tome IX (mai-août 1795), et 44 % pour le dixième et dernier tome (septembre-décembre 1795), ce qui n'est pas pour autant quantité dérisoire, le taux de représentation étant sur l'ensemble de la période de 51,2 %. C'est dire l'importance accordée aux textes adressés aux rédacteurs ou du moins présentés comme tels.

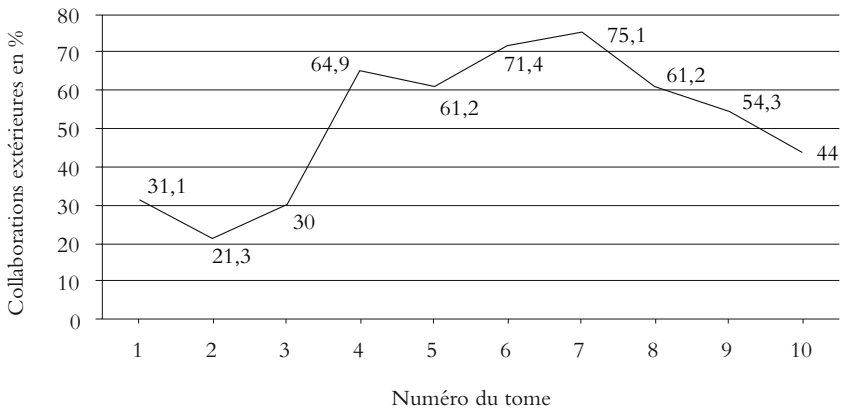


Figure 1. Représentation des collaborations extérieures par rapport au total de la surface imprimée (en %)

Source : *Correo literario de Murcia*, 1<sup>er</sup> septembre 1792-29 décembre 1795, 10 vol., 348 numéros.

22. Ne sont prises en compte que les contributions présentées comme extérieures ou portant une signature qui n'est pas celle des rédacteurs (lesquels peuvent avoir recours, bien évidemment, à des pseudonymes). Dans la mesure où le choix affiché par le périodique est d'identifier les contributions extérieures, nous excluons du calcul les textes non signés qui ne seraient pas précédés d'une mention relative à leur origine (reçu, déposé...), le lecteur étant invité à en déduire qu'ils sont de la plume des éditeurs-rédacteurs. Ainsi, par exemple, nous n'avons pas comptabilisé les fables *El Asno músico* (n° 17, 27 octobre 1792, p. 131-133) et *El Río y la Fuente* (n° 33, 22 décembre 1792, p. 261-263), non signées dans le *Correo de Murcia*, mais publiées dans d'autres périodiques comme le *Diario de Cartagena* (17 mars 1805, n° 43, p. 178-180) avec la signature M.M.M., ce dernier y étant par ailleurs accusé de plagiat.

## DES CORRESPONDANTS MASQUÉS : LA VALSE DES PSEUDONYMES

Qui sont ces correspondants qui abreuyaient si généreusement le journal ? Difficile à dire, car rares sont les lettres ou articles dont l'identité véritable de l'auteur est dévoilée. Bien peu signent de leur vrai nom. Le vicomte de Brie (plus connu sous le nom de baron de la Bruère) joua de son titre pour faire connaître le *Diario histórico y político de Sevilla* dont le premier numéro était paru (tout comme le *Correo de Murcia*) le 1<sup>er</sup> septembre 1792, et il le fit avec une surprenante célérité puisque son annonce fut publiée dès le 8 septembre<sup>23</sup>. Le 26 mars 1793, les lecteurs du journal découvrirent un écrit de Jaime Menos de Llena, premier médecin des armées royales, que les éditeurs avaient reçu le 21 décembre 1792, en vue de la promotion d'un mémoire sur l'inoculation de la petite vérole, paru peu avant<sup>24</sup>. Le 30 juin 1795, le public prit connaissance de la lettre que Vicente del Seixo avait adressée au périodique depuis Madrid, le 13 juin, afin de divulguer ses travaux les plus récents sur l'agriculture<sup>25</sup>. On ne s'étonnera pas non plus de voir retranscrit, dans les numéros des 17 et 21 novembre 1795, le discours qu'Eugenio Pérez Cortes avait prononcé quelques jours auparavant à l'occasion d'une réunion publique de la Société économique de Murcie, dont Bado était membre<sup>26</sup>. On pourrait penser que d'autres sociétaires firent bénéficier le journal de leurs lumières, conformément à la demande adressée le 23 août 1794 à cette institution (et vraisemblablement à toutes celles de la péninsule) par Luis Santiago Bado et Miguel González Zamora, membre, quant à lui, de la Société économique Vera<sup>27</sup>. Mais il n'en fut rien.

En fait, si l'on exclut les textes « promotionnels » ou ceux qui présentent un caractère institutionnel, la plupart des contributions adressées au journal sont signées, comme c'était monnaie courante dans la presse de l'époque, au moyen de simples initiales ou d'un pseudonyme. Le contributeur se parait ainsi d'un masque qui pouvait aussi bien être totalement transparent (du moins pour certains lecteurs) que source de mystère, et donc, de nature à susciter la curiosité du public. L'auteur de l'attaque en règle contre ce qu'il appelait la « détestable race des Singes » (les petits-mâîtres), datée du 24 novembre 1792 à Alicante et parue dès le 4 décembre,

23. « Noticias », *CM*, n° 3, 8 septembre 1792, p. 23-24.

24. « Memoria contra la inoculación de las viruelas », *CM*, n° 60, 26 mars 1793, p. 194-196. Les éditeurs rendirent à cette occasion hommage à Menos de Llena qui, par ailleurs, avait déjà publié divers textes dans la presse.

25. « Madrid 13 de Junio de 1795 », *CM*, n° 296, 30 juin 1795, p. 141-144.

26. « DISCURSO », *CM*, n° 336, 17 novembre 1795, p. 177-182, et « Concluye el Discurso antecedente », *CM*, n° 337, 21 novembre 1795, p. 183-184.

27. La lettre, conservée dans les Archives de la Real Sociedad Económica de Amigos del País de Valencia, se présente sous la forme d'une lettre circulaire imprimée, où les responsables du journal n'avaient qu'à ajouter de leur main la ville concernée, la date et leur signature (Caja 24, leg III, sig 2, en ligne : <http://hdl.handle.net/10251/19291>, janvier 2018).

précisa en *post-scriptum* : « J'indique mes nom et profession, pour satisfaire la curiosité de mes concitoyens et leur éviter des recherches<sup>28</sup>. » Il ne livra aucun détail sur lui-même dans sa lettre, mais, quelque peu facétieux, il ne résista pas à la tentation des initiales (ni à celle de l'exotisme) et signa « Aben Zuleim H. de la T.O. », ce qui ne manqua sans doute pas d'intriguer le lecteur. Les initiales utilisées par les auteurs n'avaient parfois rien à voir avec le nom de celui qui tenait la plume et relevaient d'une simple coquetterie stylistique. C'est le cas pour le long poème paru dans le numéro du 11 février 1794 signé « A.B.C.D.E. &c<sup>29</sup> ». Elles pouvaient également renvoyer au pseudonyme, voire au véritable nom du contributeur. Ainsi les écrits de T.F sont à mettre à l'actif de Theodulo Fileno dont l'identité ne sera pas dévoilée, alors que les initiales J.J.D.L.C. sont bien celles de Josef Iglesias de la Casa (également connu sous le pseudonyme Arcadio), contributeur au journal bien malgré lui, puisque ce prêtre épris des Muses (ami de José Cadalso et de Juan Meléndez Valdés) était décédé en 1791. La poésie parue dans le numéro en date du 2 août 1794 était en fait intégrée dans une lettre<sup>30</sup>, dont l'auteur, anonyme, n'aurait fait que relayer le texte auprès des éditeurs du périodique. Ces derniers, se prémuissant sans doute d'éventuelles critiques ou voulant faire montre de leur respect des sources, prirent la peine de stipuler dans une note<sup>31</sup> que ledit texte était tiré du second tome des *Poésies posthumes* d'Iglesias de la Casa<sup>32</sup>.

À ces signatures abrégées vient s'ajouter une kyrielle de pseudonymes, parfois savoureux, qui ont vocation à refléter la personnalité ou le rôle que s'attribue l'auteur. Certains correspondants du journal prennent d'ailleurs la peine de justifier leur choix avec une pointe de malice. Ainsi, « *El Impertinente* », lors de sa première contribution, le 3 septembre 1793, consacre un long développement à cette question à ses yeux essentielle, soulignant combien il lui en a coûté de trouver « un nom sous lequel faire connaître ses griffonnages ». Il prend la peine de retracer, pas à pas, son cheminement intellectuel. Assurément, l'une des difficultés majeures a été de trouver un nom adapté à sa personnalité et qui lui évitait d'être pris pour un autre. Et voilà ce qu'il déclare au terme de sa réflexion :

*Siéndome forzoso llamarme de cualquier manera, había pensado llamarme el Murmurador, pero quién podrá distinguirme, y conocer en un tiempo en que el murmurar es tan usual, y corriente, como raro, y desusado el tener caridad. Censor era buen nombre, pero yo soy demasiado vivo para el oficio de Censor,*

28. « Pongo mi nombre, y profesión, para satisfacer la curiosidad de mis paisanos, y ahorrarles pesquisas » (« Se ha recibido la carta siguiente/ Alicante 24 de noviembre de 1792 », *CM*, n° 28, 4 décembre 1792, p. 221-224, ici p. 223).

29. « Agosto que pintó un Ingenio », *CM*, n° 152, 11 février 1794, p. 91-96. Ce texte fut repris en 1799 dans le *Semanario de Málaga* par un « Bel Esprit » (« *Ingenio* »). Simple changement de signature se fondant sur une reprise du titre ou emprunt indélicat ?

30. « Señor Editor », *CM*, n° 201, 2 août 1794, p. 213-214.

31. « Nota de los Editores », *CM*, n° 201, 2 août 1794, p. 215.

32. Joseph Iglesias de la Casa, *Poesías Póstumas, Presbítero. Tomo segundo que contiene las poesías jocosas*, Salamanca, Francisco de Tojar, 1793, fol. 167.

*y mi ligereza de cascos, deshonraría un epíteto, que fue glorioso en la persona de Catón; firmarme el Observador no fuera malo, pero corre peligro de que me tengan por el Observador Murciano, que tanto incomodó, y enfadó a este pueblo con los desatinos e insulsezas que encajó en el Diario, de glorioso memoria; pues ¿qué remedio? Llámome el Impertinente Mirón del Diario de Murcia; porque sin negar a su Merced una tercera dosis de impertinencia, me parece que no tiene la suficiente para hombrearse conmigo; fuera de que yo soy impertinente por otro estilo muy diferente del suyo. Aquel jamás escribió cosa que no enfadase a cuantos la leyeron, y yo, como se verá, en cualquiera de los papeletes que trabaje daré gusto a unos, y haré rabiar a otros, como se cuenta de un Predicador que hizo llorar, y réir a su Auditorio, por mitades e un mismo sermón; basta Señores míos, y manden si le conocen al Impertinente<sup>33</sup>.*

C'est ce même désir de ne pas être pris pour un autre, tout en préservant un anonymat de façade, qui pousse l'auteur de la fable « Le chardonneret et sa mère<sup>34</sup> », parue le 27 septembre 1794, à notifier aux éditeurs, dans une lettre publiée le 21 octobre, qu'il ne signera plus J.M.M. mais D.J.M.M. afin d'éviter toute confusion avec un autre correspondant-fabuliste qui utilise ces mêmes initiales, ce que lui aurait signalé l'un de ses amis. Tout en se défendant de la moindre vanité d'auteur, il indique :

*[...] y aunque me fuera indiferente, con todo, para obviar cualquiera equivocación, y que no paguen, como dice el adagio justos pecadores, y no pierda aquel por esta duda el mérito que entre los literatos tiene tan justamente adquirido, prevengo a Vmds. y a los Señores Subscriptores, que las iniciales de mi nombre son: una D. porque el Rey me la ha dado, una J. y dos M.M. y que en todas las Poesías mías se pondrán estas al fin [...]*<sup>35</sup>.

33. « Étant dans l'obligation de m'appeler d'une manière ou d'une autre, j'avais pensé m'appeler le *Médisant*, mais qui pourra me distinguer et me reconnaître à une époque où médire est si usuel et courant que se montrer charitable est rare et démodé ? Censeur était un bon nom, mais je suis trop vif pour le métier de Censeur, et ma légèreté d'esprit, déshonorerait un qualificatif, qui, porté par Caton, fut glorieux ; signer l'Observateur ne serait pas mal, mais je cours le risque que l'on me prenne pour l'Observateur murcien, qui indisposa tant, et suscita la colère des habitants avec les fadaises et les stupidités qu'il déversa dans le *Diario, de glorieuse mémoire* ; mais comment faire ? Je m'appelle l'Impertinent car en effet j'admets l'être, mais à condition que l'on ne me confonde pas avec le *Voyeur Impertinent* du *Diario de Murcia* ; on ne saurait, il est vrai, lui nier une incroyable dose d'impertinence, mais il lui en manque encore, me semble-t-il, pour pouvoir rivaliser avec moi ; outre le fait que je suis impertinent dans un style très différent du sien. Lui n'a jamais rien écrit sans fâcher tous ses lecteurs, et moi, comme on verra, dans chacun de mes papiers, je plairai aux uns et je ferai enrager les autres, à l'instar d'un Prêcheur qui, dit-on, fit pleurer et rire son Auditoire, à parts égales, lors d'un même sermon : voilà qui suffit, Messieurs, et, si vous le connaissez, l'*Impertinent* est votre serviteur. » (CM, n° 106, 3 septembre 1793, p. 3)

34. « El Jilguero y su madre », CM, n° 271, 27 septembre 1794, p. 63-64.

35. « Bien que cela m'indiffère, pour éviter malgré tout la moindre confusion, et que les innocents, comme on dit, ne paient pour les coupables et que, du fait de cette ambiguïté, il [l'autre fabuliste] ne perde la bonne réputation dont il jouit à juste titre parmi les hommes de lettres, je vous informe Vous, ainsi que Messieurs les Souscripteurs, que les initiales de mon nom sont un D. car le Roi me l'a donné, un J. et deux M.M. et qu'elles figureront à la fin de toutes mes poésies. » (CM, n° 224, 21 octobre 1794, p. 113)

Il faut dire que les correspondants du *Correo* semblent avoir été fort nombreux. C'est du moins ce que laisse supposer le catalogue des signatures qui se construit au fil des pages. Nous en avons dénombré un peu plus de 170. La majorité de ces collaborateurs (60,5 %) paraît s'être contentée d'une contribution unique. 14,3 % sont présents dans deux numéros, le cas de figure le plus fréquent étant celui d'un texte qui, trop long, n'a pu être publié dans un seul numéro, et 24 % ont collaboré à au moins trois reprises. Pour ce dernier groupe, le nombre moyen de participations est de 5,9 par individu, certains auteurs se distinguant du lot par leur zèle<sup>36</sup>. « *El Impertinente* » vit neuf de ses lettres publiées entre septembre et décembre 1793. « C.S. » totalise onze textes parus entre le 4 octobre 1794 et le 28 juillet 1795. Il en va de même pour « D.J.M.M. », mais sur une période plus ramassée : du 7 octobre au 22 novembre 1794. « D.B.L. » est quant à lui présent dans vingt-deux numéros étalés sur un peu plus d'un semestre : du 3 mai au 8 novembre 1794. La signature de « J.M.M. », que l'on retrouve avec une certaine régularité (vingt-six fois) entre le 7 novembre 1794 et le 15 novembre 1795, dut devenir assez familière aux lecteurs du périodique, la palme revenant à « M.M.M. » dont les initiales apparaissent dans trente-six numéros, échelonnés sur la longue durée : du 3 août 1793 au 23 mai 1795.

Mais, dans cette farandole d'initiales et de pseudonymes, il n'est pas aisé de faire la part des choses. Les fables *Aves nocturnas* (*Oiseaux de nuit*) ou bien encore *El Asno y el Elefante* (*L'Âne et l'éléphant*), parues respectivement le 9 et le 12 mars 1793 sans signature<sup>37</sup>, seront reprises en 1804 dans le *Diario de Cartagena*, mais cette fois, l'auteur y apposera ses initiales, qui ne sont autres que : M.M.M.<sup>38</sup>. L'on sait bien également que certains auteurs avaient recours à divers pseudonymes, pouvaient emprunter celui d'un rival pour lui jouer quelque mauvais tour, avancer tantôt à visage découvert, tantôt masqués ou parés d'un total anonymat, tel un « fantôme » (« Señor Fantasma »), pour reprendre l'expression d'un habitué du journal qui n'apprécia guère les critiques que lui avait adressées un correspondant anonyme<sup>39</sup>. Fort intéressants sont d'ailleurs les propos tenus par un certain N. en réaction à la publication d'une lettre signée « *Juan, vecino en su retiro* » (« Jean, du fond de sa retraite<sup>40</sup> »). S'adressant directement à « M. le Périodique de Murcie », N. déclare :

36. Nous prenons ici en compte non pas le nombre d'articles publiés (un même texte pouvant donner lieu à plusieurs livraisons) mais le nombre de numéros auquel a participé le correspondant.

37. *CM*, n° 55, 9 mars 1793, p. 154-156 ; *CM*, n° 56, 12 mars 1793, p. 164-165.

38. « Las Aves nocturnas », *Diario de Cartagena*, n° 165, 12 septembre 1804, p. 667-669 ; « FABULA. El asno y elefante », *Diario de Cartagena*, n° 196, 13 octobre 1804, p. 799-800. L'auteur, dans la première lettre, évoque la préalable publication de cette « petite fable » dans le *Correo de Murcia* : « Yo publicué hace algunos años una fabulita en el Correo de Murcia, y la intitulé las Aves nocturnas; y quiero ahora exponerla a la censura de vmd., que es como sigue. »

39. *CM*, n° 228, 4 novembre 1794, p. 147-148.

40. *CM*, n° 216, 23 septembre 1794, p. 49-55.

*Señor Periódico Murciano: Quiero hablar con Vm. puesto que tantos se han encarado a hablar con sus Editores. Ciertamente que en el Num. 216 nos ha dicho Vm. alguna cosa útil, y de fundamento, haciendo las veces de Juan, Vecino en su retiro: bien sé yo que no es un Juan, Vecino como quiera, que según cuenta, no deja de tener en qué entender, y no poco: mas como Vm. sale al público en nombre de el que quiere tirar la piedra y esconder la mano, de ahí es que tantos se sirvan de esta libertas, para decir su sentir [...]*<sup>41</sup>.

## QUELLES MOTIVATIONS POUR CES CORRESPONDANTS (RÉELS OU SUPPOSÉS) ?

Nul doute, comme l'affirmait N., que derrière certains de ces masques littéraires pouvaient se dissimuler les rédacteurs du *Correo*. Ne disposant pas des archives du périodique, il nous est difficile d'évaluer la véritable part des contributions extérieures et de déterminer le nombre des correspondants spontanés et bénévoles. Mais cela n'amenuise en rien l'intérêt que présentent ces textes, notamment lorsque leurs auteurs expliquent pourquoi ils ont choisi de mettre leur plume au service du *Correo*.

Plusieurs profils se dessinent au sein de ce foisonnant collectif dont certains éléments ne dissimulaient pas leur volonté farouche d'apporter leur contribution au périodique. Ainsi, c'est avec la plus grande joie que « *El Impertinente* » accueillit, le 3 septembre 1793, la fin de l'histoire de Murcie qui ouvrait de manière systématique les numéros du journal, réduisant considérablement l'espace susceptible d'être occupé par les plumes étrangères à l'équipe de rédaction<sup>42</sup>. Pour sa part, « Pedro Buscarlo », qui pourtant avouait n'avoir, *a priori*, rien d'un homme de lettres, vit dans l'offre de collaboration faite par les éditeurs, l'opportunité, pour laquelle tant de gens se seraient damnés, de devenir à bon compte un « auteur à la mode », c'est-à-dire un auteur se distinguant par la brièveté de ses écrits, puisque le public se détournait, soulignait-il, des « œuvres volumineuses »<sup>43</sup>. « *El Asmodeo astrólogo* », qui réfléchissait depuis bien longtemps au moyen de devenir célèbre, à l'instar de certains qui, du jour au lendemain, s'étaient mis à écrire, se tourna vers le périodique pour sonder le public sur la pertinence du projet éditorial qui était le sien<sup>44</sup>. Pour « A.P. de L. », qui résidait à Orense (dans le nord-ouest de l'Espagne, à quelque 1 000 km

41. « C'est à vous, Monsieur, que je veux parler, puisque tant de gens n'ont pas hésité à s'adresser à vos Éditeurs. Vous nous avez assurément dit, dans le n° 216, quelque chose d'utile et de fondé, en vous faisant passer pour un certain Jean, qui écrivait du fond de sa retraite : je sais bien, moi, qu'il n'y a pas de Jean, quel que soit le lieu où il demeure, qui d'après ce qu'il dit, ne manque pas, tant s'en faut, de sujets sur lesquels opiner : mais comme vous vous adressez au public au nom de celui qui veut faire des coups en douce, il n'est pas étonnant que tant de gens prennent cette liberté, pour dire ce qu'ils ressentent. » (CM, n° 232, 18 novembre 1794, p. 182)

42. CM, n° 106, 3 septembre 1793, p. 1-3.

43. CM, n° 9, 29 septembre 1792, p. 66-67.

44. CM, n° 84, 18 juin 1793, p. 110-111.



de Murcie), le périodique pouvait être le moyen d'assurer une large diffusion à certains écrits. C'est ce qui a poussé notre Asmodée à adresser aux éditeurs une poésie anacréontique de la plus grande qualité (dont *a priori* il n'était pas l'auteur), texte déjà publié, mais qui avait été tiré à trop peu d'exemplaires<sup>45</sup>. De fait, si la plupart des correspondants ayant succombé « à la tentation du Diable Écrivain » (« *la tentación del diablo Escritor* »), pour reprendre l'expression d'un certain « C.S<sup>46</sup>. », avaient recours au périodique portés par l'ambition d'y publier leurs propres textes, d'autres (et parfois les mêmes) se présentaient comme de simples intermédiaires<sup>47</sup>. Ils faisaient ainsi montre d'une honnêteté dont tous n'étaient pas capables, la tentation du plagiat étant parfois bien forte<sup>48</sup>, ce que ne manqua pas de souligner « *El Amante de las piezas originales* » (« L'amateur de textes originaux »), tout en précisant que c'est avec plaisir qu'il déboursait 16 réaux d'abonnement, car le journal publiait nombre de textes inédits « en vers ou en prose, sur des sujets sérieux ou drôles<sup>49</sup> ».

Invariablement, le périodique était perçu comme un instrument permettant d'accéder à un large public et d'effacer les distances. « Le Murcien », qui avait dû quitter sa ville pour s'établir à Barcelone, soutint avec facétie que, ses amis lui ayant demandé de leur brosse un portrait de la noblesse locale, il avait confié ses réflexions sur la question aux rédacteurs du journal, ce qui lui permettrait, s'il était publié, de tenir sa promesse sans avoir à écrire à chacun de ses amis. « *Perico de los Palotes* » (« *Machinchouette* »), qui avait habité Murcie pendant son enfance et gardé le surnom qu'on lui avait alors donné, voyait également dans le journal le moyen de garder un lien direct avec sa chère patrie<sup>50</sup>.

Certains de ces correspondants nourrissent le périodique de leurs réflexions, ayant à cœur d'instruire, de divertir, ou bien encore de combattre

45. Lettre de « A.P.L. » aux éditeurs, Orense, 30 octobre 1795, *CM*, n° 341, 5 décembre 1795, p. 215-222. Il s'agit en fait d'une poésie d'Ignacio de Meras Queipo de Llano (qui signa ses œuvres sous divers noms : Josef de la Resma, Don Juan de Calvedilla ou encore Bernardo de Quiros) que l'on retrouvera par la suite, avec un titre très légèrement modifié (*Sentimientos y desengaños de una vieja mirándose al espejo*) dans *Obras poéticas de Don Ignacio de Meras, Queipo de Llano, caballero de la Real Orden Española de Carlos III, ayuda de cámara del Rey nuestro Señor, e individuo de la Real Academia de la Historia*, Madrid, Imprenta de Don Benito Cano, 1797, t. 1, p. 251-259.

46. *CM*, n° 219, 4 octobre 1794, p. 79-80.

47. C'est le cas de *El C.S.* de Rota qui, dans le n° 241, se présente comme un simple passeur en remettant aux éditeurs le texte d'un discours sur la noblesse prononcé par D.M.J. le 24 novembre 1794 à l'Académie Salon du Port de Rota (20 décembre 1794, p. 250-256).

48. Certains correspondants du journal tombèrent dans ce travers, si répandu, et furent parfois repris par les éditeurs. Tel fut le cas pour le Rédempteur des Cérémonieux (*El Redentor de los Ceremoniosos*) dont le texte qu'il donnait pour sien fut publié, mais suivi d'une note mettant les choses au point : « \*NOTA. Esta carta que nos han dirigido la incluimos por ser del día, y porque quizás el ceremonial que contiene podrá no haber llegado a manos de muchos, pero debemos decir no es trabajo original como se apropia su Autor, pues ya tiempos hace corrió impresa la fórmula que prescribe. » (*CM*, n° 34, 25 décembre 1792, p. 272)

49. *CM*, n° 142, 7 janvier 1794, p. 15-16.

50. *CM*, n° 227, 1<sup>er</sup> novembre 1794, p. 137-141.



les erreurs et de réparer les torts. D'autres venaient y chercher des réponses à leurs interrogations et revendiquèrent ce rôle. C'est le cas de « *El Dudoso* » (« Celui qui doute<sup>51</sup> ») ou encore de « *El Curioso preguntón* » (« le Curieux, poseur de questions<sup>52</sup> ») qui trouva un interlocuteur privilégié dans le « *Respondón Eterno* » (« Celui qui a toujours réponse à tout »), souvent sollicité et dont le silence suscita pendant trois mois (de juin à août 1793) bien des réactions, l'obligeant à reprendre la plume le 10 août tout simplement pour faire savoir qu'il n'était pas mort<sup>53</sup>.

Le journal devient un espace de dialogue entre les éditeurs et les correspondants-lecteurs, mais également entre correspondants, certains réagissant parfois avec une incroyable (douteuse ?) célérité. Ainsi, la lettre de « *El Impertinente* » sur les petits-mâîtres et la mode des culottes si ajustées qu'elles en deviennent indécentes, parue le 10 septembre 1793<sup>54</sup>, suscita une réaction de la part de « *El Insufrible* » (« L'Insupportable ») qui fut publiée dans le numéro suivant, soit le 14 septembre<sup>55</sup>. C'est dire si ce dernier aurait été prompt à lire le *Correo*, à rédiger son texte et à le communiquer aux éditeurs du journal, eux aussi particulièrement rapides. Ainsi, aux lettres à l'attention des rédacteurs viennent s'ajouter celles que les correspondants s'adressent les uns aux autres, qui peuvent donner lieu à de longs échanges. Par exemple, l'attaque en règle contre les femmes à laquelle se livra le 28 janvier et le 1<sup>er</sup> février 1794 le « *Filósofo rampión* » (« Philosophe terre-à-terre<sup>56</sup> ») poussa plus d'un lecteur à prendre la plume : « *El Amante de todas* » (« L'Ami de toutes les femmes<sup>57</sup> ») ouvrit le bal dès le 1<sup>er</sup> février et à sa suite entrèrent dans la danse : « I.B. », « Antón Martín », un « *Apasionado de las damas* » (« Serviteur enthousiaste des Dames »), Lucas Alemán, « *La Defensora de su sexo* » (« L'avocate de son sexe »), « *El mozo de algunos años, P.F.* » (« Le jeune homme qui a de la bouteille, P.F. »), « B.L. », « *El Amante de la Verdad* » (« L'Ami de la vérité »), « *El inocente Agraviado* » (« L'innocent offensé ») et enfin un certain « L. » Cette polémique ne dura pas moins de quatre mois et demi (du 28 janvier au 14 juin 1794) et eut un tel impact que ces textes furent repris cinq ans plus tard (évidemment sans indication de la source utilisée) dans le *Semanario erudito y curioso de Málaga*<sup>58</sup>.

51. *CM*, n° 337, 21 novembre 1795, p. 188-190.

52. *CM*, n° 13, 13 octobre 1792, p. 100-102.

53. *CM*, n° 99, 10 août 1793, p. 132.

54. *CM*, n° 108, p. 17-22.

55. *CM*, n° 109, p. 30-31.

56. *CM*, n° 148, p. 57-64 et *CM*, n° 149, p. 65-69.

57. *CM* n° 149, 1<sup>er</sup> février 1794, p. 69-71.

58. La dernière contribution de ce feuilleton fut celle de L., « Señores Editores » (*CM*, n° 187, 14 juin 1794, p. 100-104). Pour ce qui est de la parution de ces échanges dans le *Semanario de Málaga*, voir Mónica Bolufer Peruga, *La vida y la escritura en el siglo XVIII. Inés Joyes: Apología de las mujeres*, Valence, Publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 117-120. Les échanges entre lecteurs et les modalités de ces polémiques sont étudiés dans le chapitre de Samuel Baudry sur la naissance du genre du courrier des lecteurs dans la presse britannique.

**« EN LUI ET PAR LUI... TOUS LES GENS DE LETTRES  
SE COMMUNIQUENT »**

Ce plagiat (qui, comme le disait Giraudoux, est la base de la littérature, sauf de la première, qui d'ailleurs est inconnue) témoigne du succès d'un genre que les éditeurs du *Correo literario de Murcia* n'avaient certes pas inventé mais qu'ils exploitèrent de façon systématique. Les plumitifs qui, sans cela, n'auraient jamais pu voir leurs écrits imprimés manifestèrent aux éditeurs leur gratitude dans des billets que ceux-ci ne se firent pas faute de publier. Certains lecteurs firent chorus, et manifestèrent leur satisfaction d'avoir pu prendre connaissance des opinions ou productions de simples abonnés comme eux : ils eurent eux aussi le privilège de se voir cités dans leur cher journal. Même s'il est plus que vraisemblable que bon nombre des lettres de félicitations adressées au *Correo* furent le fait du *triumvirat* Bado, Zamorano et Meseguer, la correspondance était devenue le fond de boutique d'un journal qui se voulait participatif et qui, comme le fit observer l'un de ses collaborateurs bénévoles, mérita bien son nom de Courrier, car « en lui et par lui » – « *en él, y por él* » : on remarquera l'emploi de la formule religieuse qui fait du périodique un objet sacré – « tous les gens de lettres se communiquent, sur tous les sujets, toutes les idées utiles et curieuses qui leur viennent à l'esprit » (« *se comunican todos los Literatos las especies, y pensamientos útiles y curioso*<sup>59</sup> »). Pour parodier le titre de l'ouvrage classique de Paul-J. Guinard sur la presse espagnole du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>60</sup>, si le *Correo literario de Murcia* ne créa pas un genre, il en assura, durablement, le développement.

59. *CM*, n° 161, 15 mars 1794, p. 165-166.

60. Paul-J. Guinard, *La Presse espagnole de 1737 à 1791*, op. cit.



## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	5
Denis Reynaud	

### I. LA LETTRE AU RÉDACTEUR

<b>Naissance du genre du courrier des lecteurs dans la presse britannique</b> .....	13
Samuel Baudry	

<b>Le courrier des lecteurs dans les « spectateurs » d'expression française</b> .....	43
Alexis Lévrier	

<b>La rhétorique des lettres au rédacteur dans la presse britannique de la seconde moitié du siècle : l'exemple de la <i>Monthly Review</i> et de la <i>Critical Review</i></b> .....	61
Baudouin Millet	

<b>Diffusion du courrier des lecteurs dans la presse régionale française : l'exemple des « affiches »</b> .....	77
Elizabeth Andrews Bond	

<b>Diffusion du courrier des lecteurs en Espagne : l'exemple du <i>Correo literario de Murcia</i> (1792-1795)</b> .....	97
Elisabel Larriba	

<b>Le courrier féminin dans <i>La Quotidienne</i> de l'an III</b> .....	113
Ghazi Eljorf	

### II. LA NÉCROLOGIE

<b>Naissance du genre nécrologique dans la presse britannique</b> .....	129
Nigel Starck	

<b>Naissance du genre nécrologique dans la presse française</b> .....	139
Anne-Marie Mercier-Faivre	

<b>Les nécrologies jansénistes en 1749</b> .....	159
Henri Duranton	

<b>Les nécrologies de Marivaux : sources d'informations, prétextes à polémique, fabriques de clichés ?</b> .....	185
Catherine Ailloud-Nicolas	

### III. LE TRAITEMENT DES POLÉMIQUES

<b>Voltaire-Rousseau : la médiatisation d'une querelle</b> .....	203
Olivier Ferret & Myrtille Méricam-Bourdet	

<b>Voltaire et Rousseau dans la presse britannique</b> .....	233
Robert Mankin	

Bibliographie .....	247
Index .....	253
Présentation des auteurs .....	261